

D'Or et de Rouge : récits d'ICI et d'ailleurs

Entre le 19 et le 23 de la rue Léon, dans le 18^{ème} arrondissement, court une façade grise à la porte étroite qui ouvre sur une cour circulaire et des lieux de vie collective. C'est ici, à l'**Institut des Cultures d'Islam**, que la Plate forme « **Créativités & Territoires** » a tenu sa 39^{ème} rencontre entre 15 heures et tard dans la nuit, poursuivant le dialogue jusqu'à l'**ÉchoMusée**, un « tiers lieu » artistique de la rue Cavé. Nous étions, pour comprendre les subtilités du lieu, une douzaine de participants, dans une assemblée singulièrement peu mixte : deux femmes présentes, comme si l'imaginaire de la Goutte d'Or avait contribué à cette réserve. Pourtant les rues regorgent de femmes le plus souvent entourées de bambins, tourbillonnant entre la chaleur des boubous africains et les châles éteints ou pailletés des Maghrébines. Chacun ici exprime par le vêtement son appartenance et sa richesse. Nous étions de fait comme les autres, scrutés sur le confort de nos habits et notre apparente facilité à aller vers notre destination, alors que notre démarche montrait notre appartenance extérieure. La nonchalance n'est pas une attitude du Château rouge : chacun sait où il va, même quand il attend. Marchant seule dans ces rues en après-midi (le terme de « seule » sonne singulièrement faux dans ces rues bondées) ou accompagnée d'Albin Sainte-Cluque le soir en revenant de l'ÉchoMusée, je me remémore ces *Mémoires Extimes* proposées par les écrivains Michel Tournier^[1] et Annie Ernaux qui décrivent l'exploration du territoire par le récit des rencontres, comme un acte de dévoilement de l'intime le plus profond :

« Aujourd'hui, pendant quelques minutes, j'ai essayé de *voir* tous les gens que je croisais, tous inconnus. Il me semblait que leur existence, par l'observation détaillée de leur personne, me devenait subitement très proche, comme si je les touchais »^[2].

L'Institut des Cultures d'Islam, lové dans une ancienne école maternelle, mixe en quelque sorte, l'ossature de l'École de la III^{ème} République avec une décoration d'intérieur inventive, bariolée et joyeuse, conjugaison vive de teintes méditerranéennes : vert éclatant, jaune d'or, rose fuchsia... Dès que la porte est franchie, nous entrons dans un emboîtement d'espaces colorés qui enserrant une large courée, où des enfants grimés en abeilles et en lions gazouillent avec les animateurs. En rez-de-jardin, un minuscule salon de thé offre des gâteaux au miel, du couscous et son thé à la menthe à ceux qui souhaitent une restauration traditionnelle et peu coûteuse. Ici, tout n'est que sourires d'hospitalité.

Pour gagner l'Institut, qui blottit ses activités joyeuses (ateliers, concerts, lectures,...) sous une neutralité de façade, le passant se faufile entre une foule pressée qui vaque aux courses et aux multiples sollicitations des rues desservies par la station de métro Château rouge. L'ancien quartier des Algériens, aujourd'hui conquis par les Africains et quelques commerçants chinois ne cesse d'étonner l'œil et l'oreille : un brouhaha océanique de cabas, de poussettes et des voitures, percé de cris et d'appels et des rires, et toujours ces étals de fruits éclatants ou tachés, de nourritures minutieusement empilées, de bricoles asiatiques mutantes et internationales. Entre les cageots et les groupes qui ralentissent la marche, la rue se ponctue, comme naguère les ports, de minuscules cafés à la clientèle masculine d'habités kabyles, parmi lesquels quelques rares femmes africaines ou antillaises discutent à voix haute entre amies. Samedi, le quartier regorge encore plus de marchandises et de gens venus acheter,

vendre mais aussi retrouver un ami, un parent, côtoyer une famille expatriée que la rue réunit.

Le quartier se resserre du côté Est du boulevard Barbès, laissant la Butte Montmartre dans la nostalgie d'un passé canaille et viticole, désormais dévolue aux tissus, aux pèlerins et aux touristes. En contrebas, la Goutte d'Or tire son nom d'un vin du Moyen Âge, aussi original que celui de sa célèbre voisine et abrite une foultitude de couturiers. Le quartier de Château rouge décrit par Zola dans *l'Assommoir*, après avoir abrité un des plus fameux bals parisiens^[3] (puis une marque cosmétique qui vante l'éclaircissement du teint), est devenu, par le marché Dejean, le plus grand marché parisien à ciel ouvert où les Congolais, les Maliens, les Sénégalais et les Maghrébins viennent en groupes discuter des affaires en fin de semaine.

Déclaré insalubre en 1966, le quartier attendit 1984 pour accéder aux premiers dispositifs de rénovation urbaine et se désengager autour des années 2000 de la mauvaise réputation qui lui était faite. Le quartier Rouge & Or, du nom que je tire de la bibliothèque de notre enfance, tisse une toile d'histoire urbaine qui traduit à finement l'analyse du britannique Richard Sennett qui vient d'être traduite : *La Chair et la pierre (un essai sur l'histoire de la ville vue sous l'angle de l'expérience corporelle)*. Un paradoxe se forme ici depuis un siècle : dans ce quartier où la misère se lit sur les façades, la richesse qui circule dans ses rues, ressourcées à la famille élargie et aux visages multiples de l'altérité.

Le plus gros marché africain de la capitale a réussi à fédérer en circuit les couturiers, des herboristes, des métiers de bouche et de cosmétique, de toutes cultures et principalement celles du Mali, du Congo et des provinces chinoises. La ligne 12 du métro relie Aubervilliers à la Goutte d'or, laissant peu à peu Montreuil dans une autonomie qui se recentre sur les Puces. Château Rouge demeure un espace jeune, parfois racaille, un de ces rares quartiers parisiens où la foule qui s'y presse a quelque chose à se dire en dialectes et en langues. Ici, les caves, les appartements et les courées offrent un surprenant brassage de communautés où le christianisme se frotte avec l'islam et la culture se réchauffe au gré des expériences collectives et des parcours de chacun. Le quadrilatère dont nous explorons les images par la marche et la discussion, offre donc d'exceptionnelles potentialités d'enseignement et il n'est donc pas étonnant qu'une *webtélé* locale (rueleon.tv) y réalise des reportages. Cependant, au bout de la rue Léon, le lieu multiculturel du *Lavoir moderne parisien* (théâtre expérimental, salle de concert, webtélé et librairie, soit quinze salariés) né en 1986 (« du temps où la Goutte d'Or était un ghetto » dit le site du Lavoir Moderne Parisien) est désormais menacé de fermeture malgré une pétition en mars 2013 de plus de 70 000 signatures. Les pétitionnaires du Lavoir Moderne Parisien se décrivent ainsi : « depuis 1986, le Lavoir Moderne Parisien a traversé de nombreuses crises, et s'est fortifié en culture en territoire et en humanité. À partir de l'expérience et des talents acquis, nous élaborons un futur commun »...

ICI, rue Léon (l'Africain)

La Plate forme a été chaleureusement accueillie à l'**Institut des Cultures d'Islam** (ICI le bien nommé) par Younes Rezzouki, chargé dans cet établissement de la Ville de

Paris des relations avec les publics. Nous étions en cercle de parole dans le Salon créé par Hassan Hajjaj, artiste né au Maroc et grandi à Londres^[4]. Cette salle de classe parée de rose, de jaune et de vert, recycle des matériaux de récupération dans une ambiance arabo-pop de club oriental : pneus devenus cadres de peintures, cagettes transformées en tables et bibliothèques, seaux de peintures métamorphosés en poufs... une harmonie de couleurs fortes, entre le souk et le thé anglo-saxon, qui résumait la vocation médiatrice du lieu. De même, en soirée, nous avons dégusté collectivement un couscous copieux avec un thé à la menthe, servi dans les règles.

Les questions de notre groupe ont fusé sur deux points : les stratégies culturelles de l'Institut des Cultures d'Islam et les potentialités économiques de ce quartier. Avec des présences telles qu'André Jaunay, Paul Jordanow, André Brouchet, Albin Sainte Cluque, Le dialogue mené avec la Plate forme puisait aux origines sociales du micro crédit, des tontines et des solutions économiques de terrain, celles que l'on redécouvre en temps de crise. En ce qui concerne la culture, le sociologue Hugues Bazin (recherche-action) souvent présent parmi nous, rappelle qu'aujourd'hui le problème n'est pas tant de l'accès à la culture que de la compréhension de ce qui fait un projet de vie et ses multiples tâtonnements, le bricolage, le processus le chemin. Le quartier de la Goutte d'Or est un des plus riches de France en termes de densité de population et d'échanges de marchandises. Or cette richesse demeure enclose en zone sécuritaire, alors que les initiatives classiques de développement procèdent toutes de pollinisations multiples. On pourrait, comme naguère au Polau^[5], à réfléchir à une « apiculture politique », attentive à la rencontre de l'esthétique et du politique.

Sur la question des origines, l'ICI est né en 2006 d'une volonté politique de la Mairie de Paris et depuis 25 ans œuvre pour la cohésion sociale par la mixité des cultures et le traitement du politique par l'art et la créativité. Centre de ressources en devenir, l'Institut des Cultures d'Islam étudie et analyse les rapports entre l'Islam, en tant que civilisation, et les arts, notamment les arts contemporains. Dans ce quartier qui reste pour les pouvoirs publics une zone de sécurité prioritaire, des festivals fleurissent ou prennent racine, tels que l'anniversaire de l'Indépendance de l'Algérie, le festival Liberté (attentifs au printemps des révolutions arabes) et bien sur le festival d'ICI (Institut des Cultures d'Islam) qui en est à sa septième édition annuelle. Après l'antenne de la rue Léon, la maison de l'Institut des Cultures d'Islam va bientôt s'ancrer sur deux sites en rénovation, à Barbès et la Goutte d'or, associant sur deux espaces un lieu de culte à un lieu culturel. Partenaire du 18^{ème} dans sa diversité, ce lieu pluriel s'engage auprès des manifestations associatives du quartier, telle que depuis, vingt cinq ans, sur toute une semaine de juin, la fête (parades, spectacles, village associatif) de la Goutte d'or. Les artistes qui viennent là doivent aller au devant de la population dans sa diversité, à travers des ateliers de création, mais aussi des dispositifs d'embellissement urbain. L'Islam ici est foncièrement composite : Algériens de naguère, communautés africaines autour de la rue Labat, Sri-Lankais et Chinois au tournant du siècle offrent un kaléidoscope de coutumes et de modes de vies liés au commerce des denrées et des idées. En l'absence de lieux de culte adéquat, certains musulmans ont prié naguère directement sur la chaussée de la rue Léon, provoquant la stupeur des occidentaux de tradition chrétienne, pour qui le culte est une expression

privée et enclose, au regard de la lampe d'église. La construction du futur lieu de culte (rues Polonceau et Stephenson) va privatiser de nouveau l'expression religieuse.

Comme l'explique Younes Rezzouki, l'humilité fonde l'attitude du médiateur, s'il veut se faire entendre et être utile : 85 % de la population n'est jamais allée au concert, alors qu'elle vibre toute entière d'une intériorisation musicale dansée. Ici la culture se vit dans le jeu des esquives et des rencontres, les palabres et la mise en commun des économies (les tontines) : ces subtils savoirs de frontières se transmettent par des chemins secrets qui restent imperméables à la « haute culture » française et aux arcanes bureaucratiques de l'État.

C'est cette richesse là que l'Institut des Cultures d'Islam entend révéler par des concerts où le public se mêle, des discussions et des enseignements de partage, œuvrant au delà des communautés d'entraide, sur cette créativité sociale que la mixité suppose. La ligne des marchandises et des savoir-faire qui conduit Aubervilliers à Paris dessine son arrêt principal à la Goutte d'or. Déjà la rue des Gardes qui s'abouche à celle dernière, se transforme en espace de création textile francophone, relancé par un « ethno design » qui puise aux racines africaines. De même, on assiste lentement à des dessaisissements d'espaces qui, des Kabyles passent aux mains des Africains puis des Chinois : le café maure devient peu à peu un café africain bouleversant au passage les fréquentations traditionnelles, tandis que les jeunes y apportent quelques outils informatiques qui font rêver à des contrées lointaines. L'exposition à l'Institut des Cultures d'Islam du photographe britannique Martin Parr (de l'Agence coopérative Magnum) a bouleversé les habitudes culturelles au delà de ce que les organisateurs avaient rêvé. Désormais, des personnes venues d'ailleurs entrent dans le quartier du Château rouge pour une promenade souvenir et des groupes de touristes frottent leur curiosité à des lieux inédits, tels que ceux dont l'artiste Olivier Mauchauffée^[6] nous avait naguère décrit les attraits. C'est paradoxalement de la rue de la Goutte d'or, terrain contrasté des possibles et des aventures, que le groupe féministe des *Femen* organise ses interventions politiques radicales. De même, les jardins privés de la Villa Poissonnière, aujourd'hui repaire de la bourgeoisie bohème en accès direct avec la rue d'Or, était naguère le lieu de plaisir des souteneurs fortunés. Issu de ce havre agreste, le chanteur Alain Baschung a tellement œuvré pour son quartier, qu'un square porte désormais son nom, en face de l'ÉchoMusée.

Un Tiers lieu de la mémoire

A l'inverse de la structure enclose de la rue Léon, enrobée d'un gris discret, la vitrine de l'ÉchoMusée, à l'intersection de la rue Cavé et d'un square, offre à quelques mètres le saisissant contraste d'une façade en proue de bateau jaune bouton d'or, agrémentée de mosaïques et de peintures naïves. Naguère boulangerie, puis *Carré d'Art* depuis 1992, ce local acquis par Jean-Marc Bombeau voici vingt ans attire les passants de trois générations autour des crayons, des peintures et des activités d'expositions de ce lieu mélangé et toujours ouvert, qui construit des passerelles imaginatives entre les mémoires du quartier et la création. À l'inverse de ce lieu ouvert, les institutions culturelles et de l'information du quartier semblent se dissoudre : Le

18^{ème} arrondissement a perdu plus de cent cinémas depuis un siècle, le journal municipal reste mensuel et la bibliothèque de la porte Montmartre ferme ses portes pour une longue année pour un ultime déménagement. Plus pernicieuse encore, l'oubli des origines guette le nouvel arrivant de la Goutte d'Or : l'art qui dans les sociétés traditionnelles constitue un des éléments fondamentaux du lien social, disparaît dans la quête urgente du logement et des moyens de survie. Même pour les habitants de la quatrième génération, le pays des origines demeure souvent le pays du dépit, du déni ou de l'abandon.

L'initiative de ce Tiers lieu porte donc en lui une volonté transverse de réconcilier les habitants du quartier avec toutes leurs racines en leur offrant cette expérimentation éphémère que constitue l'art occidental : des crayons et du papier répondent aux mosaïques et effigies d'antan, tandis que le sous-sol accueille des musiciens et des artistes graphes. La confusion sonore entre un Éco musée et un ÉchoMusée offre une riche correspondance, entre une collection de masques africains et des peintures fraîches d'artistes en herbe. Pour exemple de ce don qui circule au travers la création graphique : l'ÉchoMusée réunit naguère quelque quatre vingt chibanis^[7] autour d'un café afin de pouvoir les dessiner un à un. Ce travail patient de confiance a donné naissance à des portraits splendides où chacun était croqué dans son authenticité : les croquis ont été donnés à chacun, permettant à ces Algériens de transmettre à leur famille quelque chose qui va au delà de la photographie : une attention, un geste, une mémoire créative. Ne restent à l'ÉchoMusée que la trace de cette rencontre, au travers des enregistrements, des photocopies et cette mémoire de la parole que transmet inlassablement Jean-Marc Bombeau, soutenu dans son association par le sociologue Hugues Bazin. Là encore nous assistons à une transformation de l'artiste en médiateur et créateur de liens : naguère artisan, artiste par vocation, Jean Marc est devenu une figure de l'accueil de ce quartier entre quatre générations de garçons et de filles qui continuent lui confier l'espace d'une course ou d'un rendez vous chez le médecin, leurs enfants pour que les couleurs, les crayons et la parole de lien fasse toujours son office.

Dans le « qui vive ? » de ses urgences artistiques, l'ÉchoMusée fait, dans ce quartier de passages, figure de sentinelle, d'archiviste, de halte-garderie et de lieu d'expérimentations artistiques et littéraires (*le Conte goutte, Portait d'un quartier*). Ces constantes mêlées se construisent sur la bienveillance et l'imagination, qui demeurent les deux piliers fondamentaux de la prospective, n'en déplaisent aux théoriciens programmeurs de l'innovation. Ce Tiers espace comparable à l'aventure du *Vent se lève* dans le 19^{ème} arrondissement^[8], correspond également dans ses grandes espérances à l'*Écomusée* de Nanterre (André Jaunay) ou au modèle de 1935 qui a suscité le *Musée de l'Histoire vivante* de Montreuil (Gilbert Schoon). Cependant, il entretient avec le quartier une solidarité qui touche au politique voire à l'économie : fonctionnant comme un incubateur naturel de talents, il contribue pour exemple à un Fonds de solidarité des initiatives d'habitants (environ 5 000 euros collectés) sur des budgets annuels de quelque 700 euros par projet.

Quartier symbolique, le carré d'art qui parcourt les pistes secrètes de la Goutte d'Or et du Château Rouge englobe désormais les axes de la Chapelle, Max Dormoy, Barbès et cet or qui fuit vers la rue des Gardes. Le quartier officiel, périmètre de sécurité apparaît plus restreint entre le boulevard des Maréchaux et la rue Stephenson. Cette distinction qui élargit l'espace par l'intervention de l'imaginaire, définit à l'évidence la nation de « capital immatériel ». En termes de patrimoine, la conjonction urbaine offre en palimpseste des parcours qui forment des écheveaux susceptibles de servir de nids aux futures couvées d'entreprises et d'initiatives culturelles. La nature construit ses propres réponses grâce aux routes des hommes. Dans cette perspective ou « l'art est un symptôme : sous le divan, la rue » (Pierre Schaeffer), les performances multi-référencées des artistes apportent une haute valeur informative au paysage. Le capital immatériel des territoires redessine un bilan neuf qui révolutionne aussi bien ce quartier d'immigration hebdomadaire que les parcs naturels, dont Sylvie Dallet suit désormais (en tant que membre scientifique du Parc Naturel Régional Ballons des Vosges) l'aventure. Le Parc Naturel Régional des Causses pour exemple, a lancé une enquête sur son « capital immatériel ». Hugues Bazin, soutien actif de l'ÉchoMusée, invite les territoires à s'autonomiser sur les bases d'une volonté politique attentive à leur fonction de laboratoire social.

En résumé, nous avons perçu grâce à cette double écoute en relais, ce qui fait la richesse du quadrilatère Rouge & Or dont la population jeune se transforme tous les jours. Ici la richesse ne se capitalise pas et fonctionne sur une très rapide circulation commerciale dont les axes restent la communication, le marché et tout ce que le vivant offre à l'artisanat. La parole et toutes les actions culturelles liées au geste et au verbe contribuent à développer un lieu que les Parisiens continuent à ignorer alors que le monde pauvre de l'Afrique le connaît en profondeur. Ce lieu d'échanges cosmopolite, fonctionne au-delà de la vitrification de la Butte Montmartre, dans des potentialités insoupçonnées d'apprentissages culturels et politiques. On boit peu à la Goutte d'Or mais on y échange des nouvelles entre les révolutions arabes et des demandes spirituelles. La création artistique et littéraire (les humanités) fournit au pérégrin un service fondamental dans cette acculturation accélérée que produit la misère : elle accompagne les mutations en assouplissant leurs significations, permettant aux imaginaires communautaires d'appriivoiser les imaginaires républicains. Elle intervient comme le point de départ de la création personnelle, car détachée de l'obsédant souci de survivre dans la jungle urbaine, après avoir le plus souvent rompu les amarres du pays des ancêtres.

Cette construction patiente de l'expression des racines se lit sur le sol même de l'ÉchoMusée, où un atelier de plasticiens a déroulé la mosaïque du serpent du savoir et de la tentation, serpent de la sagesse dénoué de l'arbre d'Adam pour redevenir le serpent des contes et des proverbes...

[1] Michel Tournier écrit dans son roman *La Goutte d'or* (1985) l'odyssée initiatique d'un jeune Africain.

[2] Annie Ernaux, *La Vie extérieure* (2000)

[3] Le quartier oscille depuis sa création entre un espace politique contestataire (Bonaparte et la révolution) et un lieu de plaisirs. En 1847, fut organisé, le premier banquet réformiste, prélude de la révolution 1848. Le bâtiment dit du Château rouge (détruit après 1870, comme le lavoir et la ferme) avait abrité le Bal Mabille, célèbres pour ses enragées « *polkeuses* », qui, pour avoir oublié leur noms provinciaux ont gagné pour la postérité des surnoms célèbres : *Mogador, Rigolboche, Brididi, Rigolette, Gambilmuche, Chichinette*... Lors de la guerre d'Algérie, le quartier fut particulièrement surveillé par la police et reste dans l'imaginaire public, soit un espace des risques et de trafics, soit un espace abandonné des pouvoirs publics. Les jeunes femmes issues de l'immigration illégale africaine restent aujourd'hui des proies pour les marchands de sexe.

[4] Musicien, styliste, photographe et plasticien, cet héritier d'Andy Warhol, est connu pour sa série d'installations Le Salon, dont le but est de mettre en scène une interaction sociale. Le Salon Hajjaj peut se louer sur demande.

[5] Polau, 5 novembre 2010, *Un parfum qui nous rassemble*, 23^{ème} rencontre.

[6] Cf. Rencontre « Créativité & Territoires » numéro 38, « Topographies de l'art ».

[7] En arabe algérien, *chibani* signifie vieux. Par extension un chibani est un vieillard, un ancêtre. En France, les chibanis sont souvent les anciens harkis, dans des situations financières très précaires.

[8] *Le Vent se lève*, 27^{ème} rencontre Créa&T, 28 avril 2011.